

# Découvrir ce qui est nôtre ! : richesses vaudoises

Autor(en): **Landry, Charles-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226782>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Découvrir ce qui est nôtre !

# *Richesses vaudoises*

par Charles-F. Landry

Dans cette lumière dorée de l'automne, qu'il est doux au cœur de retrouver le terroir de Vaud, un peu partout, dans ses manifestations les plus diverses.

Que faut-il le plus admirer, au marché de la Riponne ? L'orme dans quoi un paysan a depuis longtemps planté un clou pour pendre son chapeau, le chapeau sans couleur, ou la bonhomie qui se montre ainsi familièrement ?

Nous sommes lents à nous lier. Chacun regarde chacun « pour se faire une idée ». Et puis l'idée faite, vient cette confiance tranquille, bien solidement assise, et qui ne se paie pas de vent. Je connais maintenant des gens, sans savoir rien d'eux, et pas même leur nom, mais nous nous connaissons. Nous savons que nous cherchons sur la Riponne les mêmes vieux livres, les mêmes vieux corbeillons, les mêmes vieilleries occasionnelles, où nous retrouvons le grenier de nos pères ou de nos grands-pères. J'ai fait l'étonnement de personnes instruites, à l'étranger, en leur contant cela qui nous paraît tout simple, à nous : que notre gouvernement a pour nous tant de sollicitude qu'il nous envoie, à chaque marché, un préposé aux champignons, un sympathique garçon qui regarde bolets et chanterelles, et qui ne veut pas que nous ayons mal au ventre.

Dimanche, j'étais dans un petit café au bord de vignes, et deux vieux à tête de guignol lyonnais en bois se donnaient la réplique dans le vide. Il semble que ces propos décousus soient propos d'ivrognes. Non, non. Propos de malicieux qui sont devant une chopine, mais qui la font durer. J'ai entendu pour la millième fois parler du brochet avec une définition rabelaisienne et intraduisible ; j'ai entendu cette

solennelle sagesse de mécréant : « La vie, vois-tu, elle est ce qu'elle est, mais quand on est mort, c'est pour longtemps. » J'ai entendu cette malice que je puis répéter : « C'est comme les enfants ; jusqu'à midi ça leur est défendu de parler, et depuis midi ils doivent se taire. » Comme définition remplaçant : Ici c'est un pays libre, tout ce qui n'est pas défendu est obligatoire — on ne fait pas mieux.

On conte beaucoup d'histoires vaudoises, qui ne sont pas vaudoises et qui ont le tort d'être des « histoires », c'est-à-dire des inventions de chansonniers montmartrois de dernière zone. Mais je me promets de plus en plus d'écouter parler nos hommes, nos gens d'ici, et de noter s'il se peut cette sagesse très réelle qui tâche à s'exprimer, et quelquefois avec un rare bonheur d'expression.

Car il est faux que le Vaudois soit maladroit : tout ce qu'il a réellement à dire, il le dit, et très bien ; mais comme il ne se paie pas de mots, sitôt qu'il parle pour ne rien dire, il se sent lui-même malheureux, parce qu'il est un juge difficile ; et encore : sitôt que le Vaudois prend le langage parisien, le plus faux de tous les langages (il faudrait oser le dire), il clopine dans ce soulier mal fait. Car il est un français des provinces, avec de magnifiques provincialismes, et qui est proprement irremplaçable.

Nous possédons un passé surcomposé, une sorte d'aoriste second qui eût enchanté Rabelais : « Il me semble que je l'ai eu connu... », quand ce n'est pas encore : « Il me semble que je l'ai eu eu connu ». Peut-on pousser plus loin l'examen et le doute du doute ?

Ces petits riens sont nos merveilles.  
Gardons-les précieusement.